

Le marais

Jean-Philippe Payette

Volume 54, Number 1 (297), Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67946ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Payette, J.-P. (2012). Le marais. *Liberté*, 54(1), 60–61.

LE MARAIS

Immigrer,
c'est aussi s'enfoncer.

JEAN-PHILIPPE PAYETTE

MES VALISES sont plus lourdes qu'à l'habitude. Ce sont les valises pesantes de l'émigration. Mon exil est choisi, bien tempéré et sa trajectoire est sinueuse, elle a le bruit du patin sur la glace. J'y suis l'amour et des projets bien mûris. Je suis maintenant ici pour migrer, vivre, faire de la Finlande ma maison et devenir lentement visiteur en mon pays natal. Ainsi débute mon petit cahier de départ vers le pays de seconde naissance.

L'étymologie du mot *Finlande* est incertaine : celle que je préfère est celle qui puise dans le latin : *Fen-*, le marais. C'est pour moi une géologie toute désignée pour représenter le processus d'intégration, la lente absorption poreuse que proposent tant le marécage que le pays dans lequel on immigre. Et cette dite absorption en ce gisement de tourbe de 338 444 km² passe par la langue. Le premier territoire que je me dois de conquérir est ainsi le finnois : je m'enfonce, façon mouche d'Ésope, dans les mielleuses consonances de la langue de Saku Koivu, que je parle maintenant à un niveau midget AAA. Je me souviens, tout novice que j'étais au début, que la méthode Assimil me susurrait à l'oreille que l'on apprenait avec elle le finnois «sans peine». La bonne blague.

Très drôle, sachant que cette langue ouralienne compte une quinzaine de déclinaisons, des voyelles courtes et longues et des consonnes géminées, chaque phrase y est une cosmogonie tout emmaillottée dans laquelle il faut tenir compte des harmonies vocaliques, des lénitions, des alternances consonantiques, des voyelles sombres (a-o-u) et claires (ä-ö-y); voyelles sombres et claires que je confonds parfois et qui font en sorte que ma prononciation hésitante illumine mon interlocuteur d'une toute nouvelle et bien personnelle notion grammaticale et esthétique : la voyelle *claire-obscur* (il faut imaginer ici des lettres avec un seul point dessus).

Le finnois est une langue « parmi les plus complexes mais

aussi parmi les plus belles à l'oreille » me dit le papier glacé du magazine de la compagnie aérienne, me murmure-t-il dans une prose creuse et cajolante qui s'apparente au concept de musique d'ameublement d'Erik Satie. Le finnois est une langue où il est facile de se casser la gueule, me disent les trottoirs glissants de mon quotidien, me disent certaines de mes phrases qui vont vers mes interlocuteurs comme le marteau sans maître de Boulez.

Je ne m'y casserai jamais littéralement ladite gueule, mais le finnois me décoiffe et, contre lui, je m'arrache les cheveux et sourcils avec la même ardeur que lorsque je sors mes poireaux et radis de terre, dans mon petit jardin, rue Hämeentie. Aucune blessure visible, mais mon orgueil, mon débit et mon assurance subissent fréquemment de gracieuses fractures ouvertes : au dépanneur, au pub, au supermarché.

Ce sont ces fractures apparentes qui me font participer à la réalité des immigrants, qui me permettent de voir ce qu'est devenir *autre*. Ces *autres* que, de Montréal, je voyais devenir Québécois, que l'on dépeignait raisonnablement accommodés dans les médias. Ces *autres* que je deviens ici.

La vie quotidienne en terre étrangère a par moments le même effet que la rupture amoureuse : on doit apprendre à *vivre sans*. Ici, on apprend à *vivre sans* la parole fluide, l'éloquence, la répartie, sauf peut-être pour se parler à soi-même, comme on parle parfois aux disparus.

À l'école de finnois pour adultes, nous redevenons des enfants, on nous apprend les couleurs, les saisons, les mots *de tous les jours*; la semaine prochaine, ce sera les animaux de la ferme. Nous venons de partout sur le globe. Devant moi, une Bangladeshi vient de découvrir la neige. À droite, un restaurateur originaire de Calcutta me dit qu'il aime beaucoup le mot *polkupyörä* (vélo), qu'il aime faire du *polkupyörä*. Qu'il n'a pas de *polkupyörä*. Qu'un jour, il achètera un *polkupyörä*.

Aime-t-il vraiment le vélo, ou aime-t-il plutôt la longueur de ce mot qui lui donne l'impression de tenir en équilibre pendant plus de deux syllabes sur la selle du finnois ? À six ans, j'adorais lire, reconnaître et réciter le mot *agréable* pour les mêmes raisons.

Du Bangladesh, d'Inde, d'Irak, d'Estonie ou du Brésil, nous n'avons à peu près rien en commun, sinon cette hallucinante vulnérabilité linguistique qui nous ramène à notre singulière banalité, à nos têtes d'écorchés vifs du mouvement migratoire. Nous avons en commun ces morceaux de plâtre dans la bouche, ces phrases ambitieuses qui vont hésitantes sur leurs béquilles.

Haluan rakentaa siltoja Québecin ja Suomen välillä. C'est l'une des premières phrases complexes que je suis parvenu à écrire sans fausses notes dans un devoir que je devais faire à la maison : je veux construire un pont entre le Québec et la Finlande. J'ai eu un autocollant dans mon cahier.

Je tente ici de lier le Québec à la nordicité européenne, de lier l'aéroport de Montréal (YUL) à ce que le président estonien, Toomas Hendrik Ilves, dans *l'Eesti Ekspress* du 24 décembre 1998, appelle le Yule-lande :

Nous vivons dans le Yule-lande, cette région du monde où un même mot signifie à la fois la naissance du Christ et le solstice

d'hiver, soit le retour du soleil, l'un des deux points culminants du calendrier pré-chrétien des Hyperboréens. En Estonie, ce moment se dit *Jõul*, en Finlande, *Joulu*, en Suède, en Norvège et au Danemark, *Jul*, et, enfin, en Islande, *Jol*. Sur les îles britanniques, au moment des célébrations de Noël, du Yule-tide, du Jultid, du Jōuluaeg, nous brûlons la bûche du solstice, un symbole de chaleur et de lumière en cette période la plus sombre et la plus froide de l'année. Ce corridor, nommé Yule, s'étend de l'Islande à la Grande-Bretagne en passant par la Scandinavie.

Je tente de créer une liaison de complicité entre le Québec et cette république de conifères, de lacs et d'ours bruns de cinq

au moment où l'on décide de ne plus prendre de billet de retour. Ce cap que je mets sur le nord-ouest ressemble à s'y méprendre à un virage en U : mon intérêt pour la Finlande aurait-il pu devenir fécond si je ne m'y reconnaissais pas, si je n'y trouvais pas un peu de moi ? Un peuple de bûcherons, de chasseurs-cueilleurs dont la matière grise et la forêt sont les premières ressources naturelles ? Si je venais d'un Québec démographiquement plus important et constitutionnellement fixé, aurais-je cette bienveillance et cet emballement pour cette société distincte en Europe ? Cette question me ramène en mémoire une chronique de Pierre Foglia, intitulée « Un hiver épouvantable », dans laquelle il affirmait :

J'ai rêvé toute ma vie de la Finlande, j'aimais le mot Finlande, probablement à cause de la « lande » qui me suggérait un territoire fantomatique de clair-obscur et des silences mous. Tu parles, j'y suis finalement allé en Finlande : des paysages aussi disgraciés que ceux de l'Abitibi. Méfiez-vous de ce que les mots ne disent pas, j'avais une amie qui s'appelait Rose-Aimée, une pute ! Mais une pute ! Je l'ai rebaptisée Georgette.

C'est vrai. Le décor y est jumeau, la condition culturelle cousine. Je me plais à tracer des parallèles. Au début du dix-neuvième siècle, lors de son essor identitaire, quand de nombreux membres de la minorité suédophone, souvent bourgeois, cherchaient à sortir le finnois de sa condition paysanne pour mieux le faire briller de tous ses ocelles, un certain Adolf Ivar Arwidsson a dit : « Nous ne sommes plus Suédois, nous ne deviendrons pas Russes, soyons donc Finlandais. » (Remplaçons *Suédois*, *Russes* et *Finlandais* par *Canadiens*, *Américains* et *Québécois*, et nous arrivons à une altérité revendiquée pour le moins semblable, non ?)

C'est donc la langue, cet italien hyperboréen, ce turc du Nord, ce japonais froid de bêtes à cornes qui crée le choc, l'inquiétante étrangeté, l'envie de creuser comme un chien. À elle seule, elle réussit à créer le dépaysement et elle propose, du récit mythique *Kalevala* à *Purge* de Sofi Oksanen, une condition littéraire qui répond au fantasme huron d'Octave Crémazie : une langue « mâle et nerveuse », née dans les forêts de conifères de l'Oural et dotée de « cette poésie du cru qui fait les délices de l'étranger ».

La langue dépayse, mais elle est aussi un plaisir esthétique et typographique. J'ai d'ailleurs rencontré ici un Français qui me disait un jour : « J'aime venir en Finlande : puisque la langue est si différente, je ne comprends rien ; aucun panneau, aucune affiche, aucune publicité ne m'agresse : ça me repose. » **L**

Jean-Philippe Payette est né à Montréal en 1984. Il vit à Helsinki.



millions d'habitants qui nous ressemble et nous complète. Cette nation de neige qui règle ses comptes avec des gants jetés sur la glace, quelques bâtons et une rondelle. Cette république indépendante, qui m'inspire avec son parlement dont les membres sont élus au suffrage proportionnel, son peuple de lecteurs, aux nombreux réflexes collectivistes, où vont au loin des skieurs en blanc sur fond blanc fait de blanches bétulaies et de pinèdes bleues.

LE FAIT DE PARTIR de Dorval à répétition pour me déposer, dix heures plus tard, six mille kilomètres plus loin, entre quelques lacs et mille sapins, pour y trouver un peuple de quelques millions d'habitants sous un drapeau blanc et bleu orné d'une croix vient avec son lot de questions. Spécialement